

teurs lança un manifeste appelant à préparer l'expulsion de la droite.

Le défilé des masses — devant le palais du gouvernement — a certainement été impressionnant ; il s'y détachait dans une forme particulière la force numérique et l'armement de la paysannerie, arrivée de tous les coins du pays. Ceci s'explique, tant par le développement pris dans toute cette dernière période par le syndicalisme à la campagne, que par le désir de faire pression sur le gouvernement pour la remise de la terre et de revendiquer leurs droits pour la défense des terres occupées et des récoltes semées par les paysans qui en ont pris possession pour leur compte. Et c'est un plaisir de les voir avec leur fusil qu'ils ne quittent pas même en dormant, si bien qu'il s'est incorporé à leur lutte et à leur vie.

À l'avant du défilé viennent les mineurs avec leur équipement de travail, portant des fusils, des cartouches de dynamite, des mitrailleuses légères et demilourdes, et déchargeant leurs armes en l'air : tra-ta-ta, les mitrailleuses. C'est un geste de joie mais beaucoup plus de combat.

Ensuite, les travailleurs de l'industrie où s'intercalaient de distance en distance les syndicats de paysans. Les ouvriers — miliciens avec leurs vêtements de travail — en colonnes suivant leurs organisations, avec leurs avant-gardes armées et, de part en part, des centaines d'ouvriers organisés et défilant d'un air martial, les canons de leurs fusils brillant au soleil. Les étendards des Syndicats et les pancartes qui criaient : « Vive la Révolution ! » ; « Vive la Classe Ouvrière » ; « Vive l'unité ouvrière-paysanne » ; « A mort la rosca et l'impérialisme ! » ; « L'O.N.U. hors de Bolivie ! » ; « A mort les traîtres ! » C'étaient quelques-uns des mots d'ordre les plus avancés de la manifestation. Une pancarte d'ouvriers industriels rappelant l'orientation du P.O.R., exprime de façon concrète : « Vive notre Syndicat ! Nous voulons un salaire minimum de 1.200 bolivianos ! ». Les porteurs de cette pancarte déclarèrent ensuite qu'ils ont été très félicités pendant la marche.

Viennent maintenant les pétroliers : camions munis de fusils et de mitrailleuses lourdes. Des Jeeps avec des grappes d'ouvriers fusils sur l'épaule et avec, sur le capot du moteur, une mitrailleuse lourde.

Vient ensuite la masse sans fin des paysans, révélant une extraordinaire pauvreté, mais un esprit très élevé. Les paysans se distinguent par une attitude plus combattive que celle des prolétaires. Ils expriment l'étape de lutte pour la terre qu'ils vivent, leur désir de la terre et leur résolution de la conquérir et de la défendre là où ils la possèdent. Ils ont « choqué » le gouvernement et doivent un jour où l'autre affronter les propriétaires fortifiés par le décret de réforme agricole qui les protège en donnant des délais au problème. Les paysans ne portent pas — comme le font généralement les ouvriers — le fusil en

bandoulière, mais en demi-position de feu et le doigt sur la gâchette ; ils défilent ainsi, s'efforçant d'avancer d'un air martial, avec leurs musiques en avant-garde, suivant le rythme de leurs tambours de guerre, dans une attitude de combat, une expression de visage résolue, comme pour inspirer la peur à la « rosca ».

Des secteurs entiers de miliciens de l'armée paysanne marchent nu-pieds, avec des pancartes écrites en mauvais espagnol ; ils sont entrés récemment dans un processus de civilisation ; ils partent d'un niveau de la plus extrême indigence tant économique que culturelle ; leurs avant-gardes non plus ne possèdent pas encore bien l'espagnol, mais ils savent tous bien manier le fusil !

Bien que la plupart de leurs pancartes et de leurs étendards rouges se rapportent au M.N.R. et donnent encore des vivats à Paz Estensoro, il y en a beaucoup sur lesquels il n'est pas nommé. Leur expérience leur a appris à concentrer leur pensée en quelques points concis : Vive l'armée paysanne ; Vivent les travailleurs et la réforme agraire ! Mort aux propriétaires ! Pour l'unité ouvrière-paysanne ! Vive la Bolivie libre !

On dirait que toute la paysannerie s'est répandue sur La Paz. C'est une masse immense qui n'en finit pas de passer, avec ses étendards et ses pancartes avec ses « pututos » et « sampena » (instruments de musique indigènes). Peu de cris, ils sont silencieux, mais ils se font entendre avec le pan-pan-pan de la fusillade. Quelqu'un à côté de moi, exprimant son étonnement devant cette grande masse de paysans qui défilent, se demande : « Mais y aura-t-il de la terre pour tant de paysans ? »

De la masse se détachent les miliciens. Il faut voir l'effort, le sérieux de l'effort — reflet de la conscience de la valeur et de la puissance acquise — déployé par ces combattants de la terre, élevant le fusil en arrêt, et marchant d'un air martial.

Des zones les plus éloignées et les plus arriérées du pays ils sont venus, typiquement encore de la colonie, parés de leurs ornements. Enormes chapeaux, manteaux de couleurs chiliennes, éperons étranges et formant un curieux mélange, avec aussi... des fusils. Quelques groupes : Indiens et Indiennes dansant en avançant dans la colonne. D'autres, précédant leurs formations, remettant leurs fusils à l'épaule, jouent des airs sur leurs « zampanas » (instrument indigène de minces roseaux) : paysans musiciens et révolutionnaires.

À l'avant d'une colonne un groupe de paysans nègres chacun portant son arme, recueille les applaudissements des travailleurs. Des bataillons de fusiliers montés sur des bicyclettes. Beaucoup de paysans défilent sans armes : ils n'ont pas encore pu les obtenir. D'autres qui ne disposent pas de fusils exhibent les armes les plus invraisemblables. Une colonne de paysans d'aspect bien pauvre exhibe des garrots, des poignards, des